



IDEES

Cachez ce clitoris...

*Jusqu'à la fin du XX^e siècle, la science moderne a délibérément ignoré l'organe féminin, marquant son mépris pour les femmes, leur santé, leur droit au plaisir. Dans "Politique du clitoris", l'historienne **Delphine Gardey** raconte cette longue occultation*

Propos recueillis par **VÉRONIQUE RADIER**

Pourquoi les savants se sont-ils tant aveuglés sur la réalité physiologique des organes génitaux féminins?

La question de la différence de genre, de ce qui fonde le féminin et le masculin, intéresse les savants depuis l'Antiquité, comme les travaux de l'historien Thomas Laqueur l'ont montré. Une interprétation fondée sur un système de correspondance analogique a longtemps prévalu, posant que les femmes auraient « à l'intérieur » ce que les hommes arborent « à l'exté-

rieur », chaque organe se correspondant de façon symétrique et complémentaire, la forme du vagin, par exemple, reproduisant la forme de la verge. Aussi, lorsque l'existence du clitoris est constatée au XVI^e siècle, son apparition sur la scène scientifique crée le trouble. Ne répondant pas à ces équivalences, il apparaît comme un organe « en plus », aux yeux des anatomistes Realdo Colombo ou Gabriel Fallope qui l'ont, disent-ils, « découvert », en pratiquant les premières dissections sur des corps féminins.

SOMMAIRE
p. 73
Cartographie du cyberspace
p. 74
Vous avez dit primitifs ?



LUETS

N'est-il pas pour le moins étrange que les médecins de la Renaissance aient pu « découvrir » le clitoris sous leur scalpel plutôt que sous leurs doigts?

Cela nous amène évidemment à questionner la notion de découverte, mais gardons-nous de trop sourire du passé. Aujourd'hui encore, il faut regarder avec à la fois beaucoup d'intérêt et de circonspection ce que le savoir scientifique, pour l'essentiel produit par les hommes, dit du corps des femmes. Les connaissances médicales se sont longtemps basées sur des corpus de textes anciens qui fournissaient des lignes de compréhension et d'interprétation des organes. La science du corps était d'abord science des mots: existait ce qui avait été précédemment décrit et nommé. Ainsi, des éléments de ce que nous nommons aujourd'hui « clitoris » ont pu être connus, observés, mais les mots pour dire la « chose » demeuraient incertains. L'organe s'est ainsi « perdu » à travers les traductions du grec au latin, du latin à l'arabe, de l'arabe au latin médiéval. Ensuite, les dissections ont fondamentalement transformé la conception du corps, qui est devenue anatomique, puis physiologique. Quant aux connaissances intimes de la femme et de l'homme ordinaires du passé, nous n'en avons guère de témoignage. Écrire à propos de la sexualité n'est devenu une démarche plus courante qu'à partir du XVIII^e ou du XIX^e siècle.

Pourquoi a-t-on étudié le corps des femmes d'une façon très différente de celui des hommes, comme on s'aventure sur le sol d'une planète inconnue, déroutante?

La science moderne s'est employée à séparer le sujet connaissant - l'homme blanc occidental - du reste de l'univers. Dans cette grande coupure, les femmes ont représenté la première des espèces autres. C'est pourquoi, surtout à partir de la fin du XVIII^e siècle, leur anatomie a été explorée à la façon d'une terra incognita à s'approprier, à dominer, au même titre que le reste de la nature. Cette mécanique ancienne d'altérisation a laissé des traces, des habitudes profondément ancrées. Ainsi, les premières photographies d'un embryon in utero, publiées en une du magazine « Life » dans les années 1970, étaient présentées comme les vues d'une planète dans l'espace. Et la manière dont certains scientifiques prétendent découvrir la « vérité des corps », ou bien localiser le siège de la féminité ou de la masculinité à l'intérieur



du cerveau, ou encore s'imaginent découvrir un gène de l'homosexualité, tout cela en découle.

Lorsque surgit le clitoris, toutes sortes d'hypothèses sont convoquées pour expliquer cette « anomalie » de la morphologie féminine...

La science est sans cesse en quête de significations qui déterminent notre façon de comprendre le monde. Les corps n'y échappent pas, qui sont « interprétés » dans un langage, une culture, une époque. Comme l'ont montré les historiennes Katharine Park ou Londa Schiebinger, les rapports de pouvoir au sein de la société influencent la fonction et le rôle attribués aux organes. Les savants de la Renaissance, qui ont si hardiment porté le scalpel dans la chair des cadavres, n'y ont pas échappé et, face à cet élément « perturbateur », ils n'ont pas ménagé les hypothèses, s'ingéniant à le faire rentrer dans leur ordre des choses. Le clitoris, ce pudendum, était-il un attribut naturel de l'anatomie féminine ou une particularité des hermaphrodites? Ne servirait-il pas à protéger la matrice, comme la luette au fond de la gorge qui freine l'intrusion de corps étrangers dans notre système digestif?

Pourquoi sa découverte a-t-elle autant semé le trouble?



Elle survient pendant une époque de régence, d'inquiétude quant au pouvoir des femmes dans la sphère publique et intime. Or, l'on se rend compte que le clitoris est capable d'érections, comme le pénis. Dès lors, se profile le spectre d'une transgression des plus inquiétantes pour l'ordre patriarcal : des femmes pourraient pénétrer d'autres femmes, se passer des hommes pour jouir et procurer la jouissance. Une jouissance sans fruit, « contre nature ». Quelle que soit la façon dont ces savants ont pu imaginer les choses, l'existence du clitoris représentait une atteinte à l'autorité. Il y a un continuum des rapports de pouvoir qui s'exercent dans l'intimité, au sein de la vie familiale, sociale et dans l'ordre politique. Tout événement provoquant un déplacement dans l'une de ces sphères fait craindre aux dominants en place sa propagation ; c'est pour cela qu'aujourd'hui le mouvement #Meetoo est tant craint et critiqué.

Est-ce aussi pour cette raison qu'il était si crucial de contrôler la sexualité et la jouissance des femmes ?

C'était là le moyen de les arraisonner à une minorité civile, à un ordre social, mais aussi de s'assurer de qui les enfants étaient le fruit. Pour autant, au XVII^e ou au XVIII^e siècle, tout n'est pas encore articulé autour de l'opposition entre deux sexes incommensurablement différents l'un de l'autre. Le corps n'est pas un système clos, régi par la biologie. Dieu ayant créé la nature, tout y est merveilleux. Les cabinets de curiosités rendent gloire à la diversité des espèces, l'hermaphrodisme n'est pas un problème : il n'est pas question de criminaliser la nature. Les anges existent, certains essaient de calculer l'envergure de leurs ailes ou l'aérodynamique de leur vol. Dans ce monde – pas plus que dans le nôtre – les corps ne parlent pas d'eux-mêmes, comme dans le cas de cet « époux femme » bûcheron, un homme marié aux yeux de tous, mais dont on découvre les seins à l'occasion d'un accident. Cela n'emporte pas le jugement ; pour décider de son « sexe », il faudra peser de nombreux autres facteurs. Les rôles sociaux, le genre adopté, importent bien davantage que les organes. Le système de pensée biologique ne s'imposera que plus tard, avec le développement des sciences naturelles. Il imposera le modèle dit des « deux sexes » qui conceptualise une différence irréductible, ancrée dans l'anatomie des unes et des autres, fixant un destin corporel à chacun, selon son genre. Au moment de l'avènement de la démocratie, ce modèle sera appelé à la rescousse pour justifier les inégalités politiques entre hommes et femmes.

C'est également au nom de la biologie, du « soin » médical, qu'on a mutilé le sexe des femmes en Europe jusqu'au début du XX^e siècle.

C'est un fait bien trop méconnu. A Vienne, au moment où naissait cette clinique de la psyché qu'est la psychanalyse, certains médecins pratiquaient encore des cautérisations ou des ablations du clitoris. Depuis

plusieurs siècles, divers arguments savants avaient légitimé les clitoridectomies. Elles visaient à empêcher des pratiques homo-érotiques, à réprimer la masturbation, véritable obsession morale et médicale du XIX^e siècle, à « soigner » diverses pathologies psychiatriques liées à cette intense répression sexuelle. Quand le désintérêt d'une épouse pour le devoir conjugal est manifeste, et qu'on a connaissance de « manipulation clitoridienne », il convient de restaurer ses instincts sexuels « normaux » par ce qu'on appelait pudiquement la « circoncision féminine », proposent les médecins américains jusqu'en 1920. Les femmes n'avaient évidemment pas leur mot à dire. L'histoire de la médecine regorge de ces interventions directes sur le corps et le sexe des femmes. La répression est ici aussi matérielle que symbolique.

La psychanalyse y contribuera aussi : Marie Bonaparte, femme de lettres émancipée, s'est elle-même imposé plusieurs opérations chirurgicales pour « adapter » ses organes génitaux aux préceptes freudiens.

Cette pionnière de la psychanalyse avait réalisé une incroyable enquête sur l'excision en Europe et en Afrique. Elle a ouvert des pistes émancipatoires en montrant que l'Occident n'avait pas besoin d'intervenir matériellement sur le sexe des femmes pour l'opprimer, l'excision étant pour l'essentiel « psychique » du fait des diktats religieux, moraux et médicaux. Certains médecins s'inquiétaient, par exemple, que les femmes ne s'adonnent à des plaisirs illicites grâce aux vibrations des machines à coudre, comme l'a

raconté Michelle Perrot. Malgré cela, Marie Bonaparte s'est imposé trois opérations successives en vue de rapprocher le gland clitoridien de l'entrée du vagin. Il s'agissait sans doute dans son esprit de favoriser les conditions d'un orgasme physiologique et de parvenir ainsi à une sexualité « adulte », selon les thèses de Freud.

« Découvert » au XVI^e siècle, le clitoris s'estompe progressivement des planches d'anatomie, il cesse même de susciter le moindre intérêt.

Sa seconde renaissance n'a lieu qu'à partir des années 1970 et il faut attendre 1998 – l'année de la mise sur le marché du Viagra – pour que soit pratiquée la première échographie d'un clitoris. Jusque-là, personne n'avait jugé nécessaire de rechercher quoi que ce soit à son sujet. Le clitoris n'était pas évoqué dans les formations médicales, pas un mot non plus dans les cours d'éducation sexuelle au lycée ! C'est une urologue canadienne, Helen O'Connell, qui, s'intéressant à la préservation des fonctions sexuelles dans le traitement des cancers, s'est rendu compte qu'on manquait d'information du côté des femmes, le masculin restant le seul étalon d'un corps « normal ». Elle a constaté l'existence des éléments structuraux qui forment le complexe bulbo-clitoridien, à l'intérieur du vagin. Le clitoris

Professeure d'histoire
 contemporaine à l'université
 de Genève,
 DELPHINE GARDEY
 s'intéresse aux études de genre,
 à l'évolution du travail, des
 technologies. Auteure de plusieurs
 ouvrages sur ces questions,
 elle publie : « Politique du clitoris »
 aux éditions Textuel.



est un organe volumineux, bien plus important et complexe qu'on ne l'imaginait. C'est tout de même fou que durant tout le XX^e siècle personne n'ait ressenti la moindre nécessité de l'explorer d'un point de vue anatomique et physiologique !

Un organe si peu pris en compte que, jusque dans les années 1970, l'OMS qualifie l'excision de « pratique culturelle » ou de « circoncision féminine »!

L'excision et l'infibulation n'ont finalement été remises en cause qu'au nom de la santé reproductive, parce qu'elles entraînent toute une série de risques, en particulier au moment de l'accouchement. C'est évidemment une victoire en soi, il faut protéger les femmes, mais pour autant, leur droit à une vie sexuelle n'est jamais évoqué. Ces pratiques dites « barbares » ne sont en rien le monopole de certains pays d'Afrique ou du Maghreb, l'Occident a développé des siècles durant

diverses formes de destruction de la psyché et de la vie intime des femmes. Aujourd'hui encore, les chirurgies « esthétiques » des grandes lèvres ou des nymphes, dont le nombre a récemment triplé en France, sont, du point de vue de l'OMS, des mutilations génitales. Il ne s'agit pas de juger celles qui y recourent, mais de nous interroger : pourquoi ces femmes souffrent-elles de la vue de leur propre sexe, pourquoi le jugent-elles inconvenant, inapproprié ? Ces pratiques font l'objet d'un marché lucratif, elles s'inscrivent dans un moment biotechnologique de « commodification » de soi, où les normes acceptables par tout un chacun sont aussi définies par des standards médicaux.

Le clitoris est aussi le grand absent dans la production de films ou de récits pornographiques ?

C'est un schéma très dominant qui peut se révéler dévastateur pour les femmes et les jeunes filles. Il est extrêmement important qu'existent des « contre-répertoires », d'autres scénarios, d'autres représentations de la sexualité, et que des femmes, des activistes, développent d'autres imaginaires. Les travaux de la blogueuse Odile Fillod, qui a notamment fait réaliser une impression en 3D de l'ensemble clitoridien, accessible en open source sur son site, sont très importants pour

faire connaître la réalité de cet organe et pour dépasser les tabous sur le corps, le plaisir féminin. Chez l'homme, comme le pénis est à la fois l'organe de la procréation et celui de la jouissance, l'étudier est moins épineux. On souffre pourtant d'un déficit de travaux quant à ses fonctions reproductives. Pourquoi n'avons-nous toujours pas de pilule masculine ? Parce que la recherche ne s'est pas beaucoup intéressée à explorer dans le détail la part des hommes dans le mécanisme de la procréation. Et pourquoi l'andrologie n'a-t-elle jamais percé comme spécialité ? Les sujets que la science et la médecine choisissent ou non d'investir déterminent des connaissances instrumentales, mais aussi des rayons entiers de normes sociales, politiques et culturelles. Comme l'a si bien dit Bruno Latour : « *Les sciences sont la continuation de la politique par d'autres moyens* », ne l'oublions pas. ■